

Voilà le mal que le parti conservateur essaie de guérir au dire du premier ministre. Au cours de ces trente-quatre années financières, la balance de commerce favorable au Canada par suite des échanges avec le Royaume-Uni s'est élevée au grand total de \$5,978,000,000. Tel fut le résultat de la politique de préférence britannique inaugurée par sir Wilfrid Laurier et cette balance de commerce favorable dont le Canada a bénéficié, voilà le grand mal que le parti conservateur a cherché à guérir par la conclusion de l'accord anglo-canadien.

Cependant, monsieur l'Orateur, ce n'est pas là le seul sujet auquel le très honorable ministre a touché. Il a abordé la question de la crise et sur ce sujet il n'a guère dérogé à ses habitudes. Les déclarations qu'il a faites m'ont rappelé—et je serai peut-être en mesure de l'établir à sa satisfaction—quelques-unes des promesses qu'il a faites au cours de la dernière campagne électorale. Qu'est-ce que le premier ministre a dit à ces jeunes gens, monsieur l'Orateur, concernant l'attitude de ses adversaires politiques en ce qui regarde la crise existante? Voici les paroles qu'il a prononcées:

Et tandis que les conservateurs ont travaillé avec un grand courage et des efforts infinis à remettre la quille d'aplomb, que voyons-nous du côté des libéraux?—a-t-il demandé. Nous constatons que l'on tire partie du malaise et du soupçon; l'on sème la méfiance; partout l'on fait des efforts pour saper la confiance du peuple par l'enseignement de doctrines étranges et le culte de dieux étrangers. Nos adversaires se sont livrés à une campagne de critiques inconsidérées, implacables et sans fin, principalement dirigées contre nos institutions fondamentales et les assises sur lesquelles elles sont construites.

Eh bien! monsieur l'Orateur, que je sache, il n'y a jamais eu un régime qui ait eu plus franchement ses coudées que le présent régime afin de mettre à exécution le programme qu'il s'était tracé. Je ne crois pas qu'il se soit jamais trouvé un chef d'opposition, ici ou ailleurs, qui se soit montré plus généreux que moi lorsqu'il s'est agi de critiquer nos adversaires par les temps difficiles que nous traversons. Le seul reproche que m'aient fait mes propres amis, c'est que je n'aie pas consacré une plus grande part de mon temps à dénoncer le présent régime dans toutes les parties du pays. Cependant, je me suis rendu compte des difficultés que le Gouvernement a dû surmonter et j'ai cru que le peuple verrait d'un bon œil que le ministère eût ses franchises coudées autant que possible; ici, cependant, je n'ai jamais hésité à exprimer franchement le fond de ma pensée lorsque j'ai cru que les méthodes de nos adversaires causaient plus de mal que de bien ou qu'ils

outrepassaient leurs droits, même en invoquant l'excuse qu'ils en agissaient ainsi afin de parer à une situation d'urgence. Du moment que le premier ministre se sert d'un pareil langage, je suis dans l'obligation de rappeler à son souvenir certaines déclarations tombées de ses lèvres afin que la jeunesse canadienne puisse se rendre compte qu'il a l'habitude de ces exagérations de langage.

Mon très honorable ami a dit que le parti libéral a cherché à exploiter le malaise et le soupçon, à semer la méfiance et à saper la confiance du peuple. Or écoutez bien ceci, monsieur l'Orateur. Voici les paroles que le très honorable premier ministre a prononcées devant les électeurs de Winnipeg, lors de l'inauguration de la grande campagne électorale dont la conséquence fut son avènement au pouvoir. Mon très honorable ami accuse le parti libéral d'essayer de saper la confiance du peuple. Permettez-moi de citer quelques-unes de ses déclarations. Je commencerai par celle qui avait trait au gouvernement de l'époque:

Ce groupe de mercenaires qui se maintiennent au pouvoir par la feinte et les subterfuges, considérez-les comme traîtres à votre cause de leur propre aveu et méritant votre entière réprobation.

Et à Régina, voici ce qu'il a dit:

Voilà pourquoi en ce moment le chômage sévit, nos gens battent le pavé, les hommes et les femmes souffrent de la faim—tout cela dans un grand pays riche comme le nôtre.

Ces expressions, cela va de soi, ne dénotent aucun effort de tirer parti du malaise et de semer la méfiance. Et encore, écoutez bien ceci:

Ils jouent avec la vie des gens. Pourquoi? Se rendent-ils compte qu'ils jouent avec des vies, la nourriture pour les femmes et les enfants, la faim? Neuf ans d'efforts gaspillés avant la grande trahison. Cela n'avait pas pris autant de temps à Judas.

Ces paroles ne visent pas à tirer parti du malaise; elles ne cherchent pas à soulever les soupçons; elles ne constituent nullement un effort pour saper la confiance populaire dans leurs institutions ou leurs chefs—pas du tout!

Voici ce qu'il a dit parlant de moi-même:

Quelque aveugle qu'il est pour ce qui est de votre avenir et quelque sourd qu'il est à vos besoins actuels, assurément il ne saurait faire la sourde oreille—content de lui-même et satisfait de son sort—au cri qui traverse toute la nation; le cri des pauvres et de ceux qui ont faim, le cri des mères, des pères et des petits enfants qui nous supplient, comme chrétiens et comme Canadiens, de mettre un terme à leurs misères.

Rien dans ces paroles ne sème la défiance ou excite le soupçon, ou tire parti du malaise! Mais afin de reconnaître l'attitude de modéra-